L'HISTOIRE DU RADAC
Un conte de fée à l'université

J'étais professeur au lycée Pasteur de Neuilly/Seine où, après la tourmente de mai 68, je savourais la joie d'enseigner à des élèves curieux de tout, courtois et respectueux, mais dont j'avais souvent intérêt à endiguer l'exubérance. La comédie anglaise vint à mon secours. En effet, rien de plus efficace qu'une bonne pièce, bien comique, pour calmer une classe de garçons « animée », doux euphémisme, par un certain Christian Clavier dans toute la vitalité de ses seize ans… Je ne remercierai jamais assez Oscar Wilde de m’avoir tant aidée dans mes cours au début de ma carrière : il fut, de surcroît, l’inspiration de notre Club théâtre où, quelques années avant les célébres Bronzés, le Père Noël est une ordure, j’ai eu la joie d’assister à la première pièce de Michel Blanc, La Concierge est tombée dans l’escalier, interprétée par Gérard Jugnot, Thierry Lhermitte et Christian Clavier, prélude déjà évident à de fulgurantes carrières. Je dois aussi à Oscar Wilde d’avoir pu soutenir, pour un doctorat du 3e cycle, une thèse sur L’ironie et les paradoxes dans ses quatre comédies, tout en ayant une lourde charge d’enseignement dans le secondaire.

Un jour, un collègue de notre élégant lycée me demande de le remplacer pour quelques heures à l’université de Paris XI-Orsay où il avait une charge de cours. A mon arrivée dans le département de langues, je découvre, par hasard, une annonce pour un congrès à Tours organisé par la Société des Anglisteres de l’Enseignement Supérieur. Je n’avais jamais entendu parler de la « SAES », mais comme j’avais remarqué qu’il y avait « un atelier théâtre », je sollicitai, bien que n’appartenant pas à l’enseignement supérieur, l’autorisation de m’inscrire à ce congrès. J’avais travaillé mes comédies d’Oscar Wilde dans la plus totale solitude ; en effet, ayant déménagé à Grenoble, mon directeur de recherches, le Professeur Jean-Georges Ritz de l’Université de Paris III, m’avait demandé de lui adresser régulièrement par la poste « mes pages » qu’il me renvoyait minutieusement corrigées. Ainsi pour cette première thèse, je n’avais eu que deux contacts avec le monde universitaire : le premier, au moment du choix de mon sujet et, le second, le jour de ma soutenance. En ce mois de mai 1977, j’attendais donc avec impatience ce
congrès de Tours, où je verrai enfin à quoi pouvaient ressembler des collègues travaillant comme moi sur le théâtre anglais contemporain. Mais le sort s’acharna contre moi : une grève générale des transports m’empêcha de voyager et me rendit à mon habituelle solitude. J’oubliais vite Tours, la SAES et l’atelier théâtre.... Quelques semaines plus tard, à ma plus grande surprise, je reçois une lettre me disant : « Comme vous vous étiez inscrite à l’atelier théâtre, nous vous convions à une réunion qui se tiendra chez Claude Coulon, de l’Université Paris-IV-Sorbonne ; nous voudrions former un groupe de recherches sur les arts dramatiques anglophones contemporains.» Je décidai, par curiosité, mais sans grande conviction, de me rendre à cette invitation..... Je ne savais pas qui était ce Claude Coulon, mais le nom de ma chère Sorbonne était une référence rassurante. J’allais donc au 13 rue Antoine Vollon, dans le 12e arrondissement, où Christel Coulon nous avait préparé une réception royale. Avant même sa création, notre groupe de recherches se caractérisait par une convivialité raffinée et chaleureuse. Claude et nous sept autres collègues, venus des universités de Dijon, Lyon II, Lille III, Paris IV et V, étions tous de ma génération, et fort agréables. Comme moi, ils étaient passionnés de théâtre, engagés dans d’importantes recherches dont ils parlaient avec compétence et simplicité. Leurs spécialités étaient très différentes de la mienne : théâtre américain, théâtre radiophonique, théâtre télévisuel, théâtre politique etc.... De toute évidence, la comédie, surtout lorsqu’elle était légère, comme je l’aimais tant, n’était pas leur sujet de prédilection ! Mais qu’importe.... Moi aussi, je n’étais pas particulièrement attirée par le théâtre politico-hermétique, réservé à une élite d’initiés, qui semblait tellement leur plaire ! Le RADAC, entre autres bonnes choses, allait nous apprendre la tolérance intellectuelle.

Et c’est ainsi que, le 11 juin 1977, entre 14h.30 et 16h30 (je ne peux me rappeler l’heure exacte), je participais chez Claude Coulon, à Paris, 13 rue Vollon, avec Raymond Gardette, Michelle Bouin, Raymond Prost, Monique Prunet, Bernard Rongier, Nicole Vigouroux-Frey, et Françoise Vreck, à la création de ce RADAC qui, pendant trente années, allait tellement m’occuper et m’apporter enrichissement culturel, amitié et beaucoup de bonheur. Deux membres qui allaient devenir très importantes dans notre groupe, Nicole Boireau, de l’Université de Metz, et Claudie Gourg-Combres de l’Université de Toulouse II, empêchées, nous avaient priés de les excuser à cette réunion fondatrice de notre Association qui serait régie par la loi de 1901. Je me sou-
viens encore avec émotion de notre longue discussion pour trouver un nom qui fût percutant, facile à retenir, riche de promesses et d’un très long avenir. Le Saint-Esprit vint à notre secours, en nous inspirant le sigle magique de « RADAC* » prêt à traverser les siècles… comme la RADA de Londres, la si célèbre Royal Academy of Dramatic Art.

A la création du RADAC, notre Bureau fut ainsi composé :

*Président : Claude Coulon (Paris IV-Sorbonne)*

*Secrétaire : Raymond Prost (Université de Dijon)*

*Trésorière : Michelle Bouin (Université de Dijon)*

Cette société savante ne devait me donner que de très bonnes choses, et à profusion. Sur un plan strictement professionnel, grâce à l’exemple de mes collègues « Radaciens » rapidement devenus de très chers amis, je fus stimulée dans la poursuite de mes recherches, ce qui m’aïda beaucoup pour mener à bien une thèse sur La comédie légère en Angleterre entre les deux guerres mondiales, pour l’obtention de mon doctorat d’Etat à l’Université de Paris IV-Sorbonne. Ayant alors été nommée maître de conférences à l’Ecole Centrale de Lille, pour y créer et y diriger un département de langues vivantes, le RADAC sera pour moi, pendant toute ma carrière, mon seul contact véritable avec l’université littéraire. En effet, rien n’est plus difficile que de se retrouver seule enseignante-chercheur en littérature dans un établissement scientifique. Je suis donc très reconnaissante au RADAC pour ses colloques, ses réunions régulières, les articles de sa revue, Coup de Théâtre, qui m’ont permis de découvrir des auteurs, des aspects de l’art dramatique que j’ignorais, m’aidant à mettre en perspective les mécanismes du comique au théâtre et ainsi à les mieux comprendre..

La grande amitié qui a toujours uni les membres du RADAC nous fit mettre en commun et partager nos connaissances sur le théâtre anglophone contemporain : grâce à Nicole Boireau, nous avons pu, lors d’un colloque à l’Université de Metz, rencontrer Trevor Griffiths (14-15 mars 1986) ; nous sommes tous allés à l’Université de Toulouse pour écouter Edward Bond invité par Claudie Gourg-Combes. Nicole Vigouroux-Frey nous reçut plusieurs fois à l’Université de Rennes ; l’excellence de ses colloques internationaux sur Le clown, sur L’argent au théâtre et sur Arthur Miller (22-29 octobre 1991) restent dans la mémoire de tous. Dijon nous reçut à plusieurs

* Recherche sur les Arts Dramatiques Anglophones Contemporains.

C’est avec émotion que nous nous souvenons que pendant ces trente années, notre Président Claude Coulon nous accueillit à Paris IV-Sorbonne chaque fois qu’un auteur de théâtre contemporain « tombait » au programme d’agrégation : Sam Sheppard (6 février 1993), Eugene O’Neill (2001), Tennessee Williams (22 et 29 novembre 2003). Nous n’oublierions jamais ce jour de gloire du RADAC lorsque l’amphithéâtre étant plein, les appariteurs de la Sorbonne ont dû, pour des raisons de sécurité, afficher une pancarte « colloque RADAC complet », ce qui provoqua, rue Saint-Jacques, une mini émeute d’étudiants. La Sorbonne était trop petite pour ces candidats à l’agrégation, venus de toutes les universités de France, écouter notre bonne parole !

En 1983, Raymond Prost me demanda de le remplacer au secrétariat du RADAC et Michelle Bouin laissa la trésorerie à Nicole Boireau. Alors commencèrent pour moi 25 années d’un travail assidu à la fois agréable et relativement lourd dans tous les sens du terme. En effet, il m’a fallu, entre Paris et Lille, porter, à bout de bras, près de 500 kilos, c’est à dire une demi tonne de notre revue *Coup de Théâtre*, l’Ecole Centrale ayant accepté de prendre en charge l’affranchissement de notre courrier. Que cette école d’ingénieurs soit sincèrement remerciée pour l’aide financière considérable qu’elle apporta ainsi à notre groupe de recherches comme à la cause du théâtre.

Outre le secrétariat au quotidien, ma contribution au RADAC a consisté essentiellement à relancer la publication de notre revue *Coup de Théâtre* lorsque notre budget ne nous permettait plus d’honorer les factures d’un
imprimeur professionnel ; nos seules ressources proviennent, en effet, de la cotisation de nos sociétaires. Au fil des ans, grâce aux progrès de la bureaucratique, j’ai pu trouver au Quartier latin des officines de photocopie qui réalisèrent pour nous, à moindres frais, une prestation de qualité convenable. Et je demandai à un de mes anciens élèves du lycée Pasteur de Neuilly, l’architecte Marc Avignon, de composer gracieusement la couverture de nos revues. C’est ainsi que, chaque année, il nous a été possible de publier un numéro de Coup de Théâtre pour lequel nous avons des abonnés dans le monde entier. À ce jour, un total de vingt-et-un numéros (plus un hors série). Peu de centres de recherches peuvent se targuer d’une telle longévité.


Devant le succès de notre entreprise, Savary nous demanda de récidiver avec John Ford pour sa production de Dommage qu’elle soit une putain, puis pour la pièce d’Edna O’Brien, Virginia. Le samedi 30 novembre 1996, en salle Jean Vilar, toujours grâce à l’aide de mes collègues du RADAC (sans eux rien n’aurait été possible), j’ai pu organiser une Table ronde sur Les écrivains femmes dans les littératures anglaise et irlandaise contemporaines. Le bruit du succès, se répandant vite à Paris, un autre théâtre national, celui de la Colline ne voulut pas être en reste et nous demanda aussi une journée d’études sur Edward Bond (18 octobre 1997).

Puis, les 9 et 10 novembre 2002, ce fut au tour du Studio théâtre de la Comédie Française, (sous la Pyramide du Louvre) d’héberger un colloque RADAC sur Le théâtre anglophone au XXe siècle, avec le critique dramatique britannique, Michael Coveney, comme invité d’honneur.
Sans le RADAC, jamais, je n’aurais pu faire des communications sur la scène de trois de nos plus prestigieux théâtres nationaux !

Mais le RADAC n’apporta pas seulement à chacun de ses membres une aide inappréciable pour sa recherche et l’évolution de sa carrière universitaire ; il nous offrit à tous une chaleureuse amitié bien visible sur les photos de cette brochure, amitié qui, jamais, ne se démentit. Nous devons cette réussite assez rare, à la personnalité exceptionnelle de notre Président, Claude Coulon. En effet, il sut gérer notre Association «en bon père de famille», faisant la part égale à toutes les universités, à toutes les tendances du théâtre anglophone contemporain, à toutes les écoles de la critique dramatique. La secrétaire, que j’ai été pendant vingt-cinq ans et que je suis encore, tient à le remercier du fond du cœur pour tout ce que chacun de nous doit à l’intelligence générosité et parfois même à l’abnégation de notre Président.


Nous nous souvenons tous, comment en nos débuts, lorsque la Sorbonne et l’Ecole Normale Supérieure de la rue d’Ulm n’avaient plus de salles à nous offrir, nos réunions ont dû se tenir, pour notre plus grande joie, chez Monique Prunet, chez Claude Coulon ou chez moi-même. Le RADAC a pu ainsi fonctionner avec efficacité grâce à l’harmonie parfaite qui a toujours régné entre nous, et tout particulièrement au sein du Bureau : d’abord avec Michelle Bouin et Raymond Prost, ensuite entre la toujours souriante et très efficace Nicole Boireau et moi-même. La fiabilité absolue des méthodes de
travail de notre trésorière ont beaucoup facilité ma tâche de secrétaire. Nous n’avons jamais connu la moindre dissension, convaincus que nous étions, que chacun ne travaillait que pour le bien de notre communauté. Je suis certaine que nos successeurs continueront à œuvrer en ce sens. C’est, me semble-t-il, la condition sine qua non de la pérennité et… pourquoi pas de l’éternité de notre cher RADAC.

Long live RADAC

De colloques en publications, nous avons pu, les uns et les autres, gravir les échelons de l’université auxquels nous aspirions. En ce qui me concerne, c’est grandement à l’aide que m’apporta le RADAC pour mes recherches, que je dois le bonheur d’avoir obtenu un poste de professeur d’université ; cette belle promotion m’a permis de découvrir d’autres aspects particulièrement intéressants de notre profession : jurys de thèses, commissions de spécialité, etc…. Ces activités furent d’autant plus précieuses pour moi que je menais une carrière très marginalisée dans un établissement purement scientifique. Et aujourd’hui, toujours grâce à l’aide du RADAC, et à la gentillesse de mes collègues de l’Ecole Centrale de Lille, mon éméritat me permet, de continuer d’assouvir la grande passion de ma vie : faire découvrir à des étudiants le bonheur du théâtre qui illuminera toute leur existence. Quoi de plus merveilleux pour un professeur d’anglais que d’aller à Londres voir une comédie de qualité, avec des élèves ingénieurs extrêmement brillants certes, mais dont beaucoup n’ont jamais eu l’occasion de se rendre dans un théâtre véritable !

Et, chaque fois, chemin faisant, dans l’autocar nous visionnons, en prélude, l’un des films devenus cultes de mes anciens et très chers élèves du Lycée Pasteur de Neuilly/Seine ; pour moi, fierté et émotion, pour tous, la joie et la vertu salvatrice du rire…

Hélène CATSIAPIS,
Ecole Centrale de Lille
Secrétaire du RADAC de 1983 à 2007